

Il jouait au whist, et comme il y était de première force, il gagnait assez généralement. Quand il ne gagnait pas, il en était quitte pour m'emprunter de petites sommes. De temps en temps, il en empruntait d'un peu plus fortes à ma tante. Jamais celle-ci ne refusait, mais elle profitait de l'occasion pour sermonner mon oncle et pour lui imposer quelque bonne action... des pauvres à secourir, un travailleur qu'il fallait encourager. J'ai su depuis que ce conseil que me donna l'oncle Robert avait été une des bonnes actions indiquées par ma tante et que cette bonne action avait été payée 10,000 francs.

Mais il est temps d'y arriver, à ce fameux conseil.

Il y a de cela cinq ou six ans ; l'Eden-Théâtre alors donnait un grand ballet intitulé *Sieba*. Dans ce ballet dansait une jeune personne nommée Vittoria Cascarini. J'en étais fou, de cette jeune personne, j'en étais absolument fou, et ce fut tout justement au plus fort de cette passion que ma pauvre tante s'avisa de vouloir me marier.

On donna en mon honneur une grande soirée à laquelle j'assistai en rechignant. Quand la fête fut terminée, quand le dernier invité fut parti, ma tante me demanda ce que je pensais de Mlle Henriette Lobligeois.

Je répondis que je n'en pensais rien du tout ; et de fait, il m'eût été impossible de dire si elle était blonde ou brune, petite ou grande. Je n'avais rien remarqué pendant cette soirée interminable, si ce n'est que j'étais bien loin de l'Eden, parmi toutes les femmes qui étaient là, je n'en avais vu qu'une, — une qui n'y était pas et dont il me semblait que les grands yeux rêveurs et l'irrésistible sourire m'appelaient là-bas, au coin de la rue Boudreau. — Ah ! j'étais pris, je puis dire que j'étais bien pris, mais je n'en étais pas plus avancé pour cela ; jamais je ne lui avais parlé, à celle que j'aimais ! J'avais envoyé des lettres et des bouquets : on avait gardé mes bouquets, mais on n'avait pas répondu à mes lettres. Rien n'est plus facile aujourd'hui que de pénétrer dans les coulisses de l'Eden, il suffit de s'abonner ; mais alors, à l'époque où l'on donnait *Sieba*, les abonnements n'étaient

pas encore inventés. J'en étais là, ne sachant comment m'y prendre pour me rapprocher de celle qui était ma vie, quand je me souvins que j'avais près de moi, dans ma famille, un homme pour qui ce ne serait qu'un jeu de venir à bout d'une pareille difficulté ; l'oncle Robert, en voilà un à qui rien n'était étranger de ce qui regardait l'amour, et qui devait connaître les moyens à employer. Un jour que nous avions dîné tous les deux chez ma tante Gabrielle, je le pris à part dans le fumoir ; je lui contai ma peine et je le priai de me venir en aide.

Il y consentit tout de suite : — Il y a quelque dix ans, me dit-il, pareille chose m'est arrivée avec la petite Clara, des Variétés. On refusait absolument de me laisser entrer dans les coulisses, je pariai que j'y entrerais quand même, et voici de quelle façon je gagnai mon pari ; je me fis embaucher comme machiniste.

— Comme machiniste, mon oncle !..

— Oui, mon neveu, tous les soirs, avant la représentation, des machinistes sans emploi viennent offrir leurs services ; je mis une blouse une vieille casquette et je me mêlai à ces braves gens. Je glissai discrètement un louis dans la main de l'homme qui nous passait en revue ; il me fit signe d'entrer, et deux heures plus tard la petite Clara effarée se trouvait en face d'un machiniste qui lui baisait la main en lui demandant des nouvelles de sa santé..

J'aurais embrassé l'oncle Robert.

— Moi aussi, m'écriai-je, moi aussi je serai machiniste ; demain, pas plus tard que demain, je me ferai embaucher à l'Eden.

— Demain, mon neveu ?..

— Oui, mon oncle, demain...

Nous allâmes retrouver ma tante, et l'oncle Robert se mit à causer avec elle. Ils me regardaient tous les deux. Je ne sais pourquoi l'idée me vint qu'il lui parlait de la conversation que nous venions d'avoir ensemble ; cette idée, naturellement, s'en alla plus vite encore qu'elle n'était venue ; et c'était vrai, cependant, c'était bien notre conversation qu'il était en train de lui raconter. J'ai su tout cela depuis, quand j'ai été marié.

Le lendemain, ainsi que l'oncle Robert me l'a-